

Gérard Depardieu, la liberté à tout prix



Rive gauche, rive droite... Depuis qu'il a annoncé quitter la France et son régime fiscal, Gérard Depardieu est la cible de toute la gauche politique et morale, d'Aurélie Filipetti à Philippe Torreton. Crédits photo : PA Photos/West Ian/PA Photos/ABACA

PORTRAIT - Issu d'un milieu populaire, parti de rien, l'acteur autodidacte s'est hissé au sommet du septième art par son seul talent. Longtemps classé à gauche, il estime aujourd'hui que le gouvernement socialiste le punit d'avoir réussi et s'exile en Belgique.

«On lèche, on lâche, on lynche.» Jean-François Kahn avait inventé cette formule, il y a quelques années, pour qualifier le rapport entre la presse et les figures tutélaires de notre société, notamment les politiques. Depuis une semaine, [Gérard Depardieu](#) peut goûter la cruelle vérité de ce triptyque en écoutant les responsables de gauche commenter son coup de sang du week-end dernier. «Minable», «lâche», «déchéance personnelle»: un ciel d'insultes est tombé sur la tête d'Obélix. Qui est solide, mais sensible. Quand ils proviennent de votre famille, les coups sont toujours plus douloureux.

Fils du peuple, mal élevé, allergique à l'enseignement classique, un peu délinquant, héritier de rien ni de personne, ne mâchant pas ses mots, acteur chez Duras, Ferreri, Truffaut, Berri, Godard, Pialat, montré en exemple dans les années 80 par Jack Lang et ses amis, qui le trouvaient alors plus que fréquentable, ayant eu le bon goût d'appeler à voter pour Tonton (cf. sa tribune

en une du *Matin de Paris* en décembre 1987: «Mitterrand ou jamais»), offrant avec d'autres comédiens comme Juliette Gréco une obole financière à un Parti communiste menacé de disparition en 2002, soutenant un candidat Vert à la conquête de la mairie du II^e arrondissement de Paris en 2008: avant d'être, aux yeux des socialistes, «l'ami de Sarkozy» et un «traître à la patrie», Gérard Depardieu a incarné l'homme de gauche jusqu'à la caricature. Et croulé autant sous les applaudissements du grand public que sous ceux des professionnels de la profession, aussi peu de droite que possible. Raison pour laquelle leurs grimaces de dégoût à son encontre ne lui paraissent que plus déplacées. Surtout venant de ceux qui ont déjà tâté ou tâtent, sans scrupule mais sans mot dire, de la fiscalité belge, suisse ou luxembourgeoise.

Dans son Berry natal, il apprend à observer les travers humains

Né à Châteauroux un jour d'hiver blanc de 1948, troisième des sept enfants d'un couple pauvre comme Job, le petit Gérard a grandi avec sa tribu de frères et sœurs dans un deux-pièces insalubre. Un père ouvrier, alcoolique, absent, violent, qui vend *L'Humanité* sur les marchés?; une mère originaire du Jura, qui n'a que de l'amour à offrir à sa progéniture, quand elle n'essaie pas d'avorter seule avec des aiguilles à tricoter. Pas de livre, pas de télévision, pas de vacances à la mer. On est entre Zola, Dickens et Hugo. La suite est à l'avenant. Enfant livré à lui-même, pratiquement analphabète, à moitié bègue, il promène son désespoir et son ennui dans la rue, joue au foot en beuglant après ses adversaires, se bagarre plus souvent qu'à son tour, traîne à 13 ans avec les soldats de la base américaine toute proche, manque être incarcéré dans un bagne pour enfants: un véritable Apache. Une graine d'anarchiste ou de révolutionnaire. Du haut potentiel antibourgeois. «Ma famille et moi vivions au bout de la ville, à côté d'un terrain où se trouvaient des wagons, nous racontait-il récemment. J'ai vu beaucoup de portes se fermer devant moi avec derrière la vitre, en ombre chinoise, la femme de l'entrepreneur qui disait à son pauvre gamin que je venais de raccompagner: "Je t'avais pourtant dit de ne pas jouer avec lui".» Ses humeurs sont déjà fameuses. On le surnomme Pétarou. A 14 ans, il devient apprenti chez un imprimeur local puis enchaîne les petits boulots plus ou moins légaux, plus ou moins payés. Elevé à la dure, entre fermes et usines berrichonnes de cette France laborieuse où s'enrichir n'est pas encore vu comme un péché, il apprend à observer les travers humains. De là son caractère, où l'angoisse se mêle à la jouissance.

Un jour de 1965, il annonce à ses parents qu'il accompagne un copain à Paris. Il n'a jamais ouvert un roman de Balzac mais un Rastignac sommeille en lui et il a foi en ce pays où l'on peut partir de rien, être fils de personne et arriver au sommet. Inculte, énergique, vaillant, il fera saltimbanque. Comédien. Le bien nommé Théâtre national populaire, alors situé à Chaillot, lui ouvre ses portes. Sa première audition - une improvisation se terminant par un fou rire rabelaisien - enchante, son approche instinctive du jeu fascine. Enfin un jeune homme qui n'a pas été formaté par les écoles bourgeoises! Du pur art brut?! Grâce à Jean-Laurent Cochet et à un professeur algérien qui lui fait entendre et comprendre Corneille, il s'initie à la beauté de la langue française et des œuvres classiques. Claude Régy est le premier à le faire débiter devant un public: «Il avait déjà tout: la force, la sensualité, la folie, le désespoir.» Bientôt, ce sera Blier, les plateaux de cinéma, la gloire, le succès, l'argent. A-t-il déjà changé et renié ses origines? Illustre-t-il désormais ce personnage de Marcel Aymé qui, dans *Uranus*,

l'un de ses plus grands succès, assure qu'«on ne s'évade d'une condition qu'en se hissant à une autre»? Socialement, financièrement, sûrement. Mais de sa violence originelle et de son goût de la libre entreprise, fût-elle au détriment du qu'en-dira-t-on, il ne s'éloigne jamais vraiment.

L'acteur à l'aéroport Tegel de Berlin, en novembre 2010. Crédits photo : Action Press/Action Press/ABACA

Un acteur prodigieux et prodigue, qui dépense sans compter la bonne humeur et les bons mots

Plus que quiconque, Depardieu projette sa personnalité dans ses rôles. Il est comme il joue, il joue comme il est. Dans sa bouche, en ville comme à la scène, ce sont les mêmes phrases qui font s'esclaffer un public de paysans et d'ouvriers ou de bobos parisiens raffinés. Quand il parle, les vaniteux, les sots, les avarés et les hallucinés sont restitués fidèlement, mais il fait flotter au-dessus de ces figures grotesques un halo de compréhension, de compassion. Ce sont ses semblables, ses frères. Du flamboyant Cyrano au célinien Boudu en passant par le revanchard comte de Monte-Cristo, les personnages qu'il incarne, au petit comme au grand écran, lui ressemblent toujours, qu'ils veuillent améliorer ou reconstruire la société, réformer les mœurs ou les mieux encadrer, aimer ou se faire aimer. Acteur prodigieux, il est prodigue, dépense sans compter la bonne humeur, les bonnes formules, les bons mots, même s'il assure ne pas toujours comprendre la valeur et la portée de ceux-ci - à l'exception de «minable», dont il ne fait pas de doute qu'il en sait l'exacte signification. Depuis quelques jours, il est de bon ton dans les médias, qu'il portait déjà peu dans son cœur, de railler ses prestations au cinéma ces dernières années (à l'exception, de Mammuth, bien sûr: un film trop anticapitaliste pour être mauvais...). Au point de se demander pourquoi le septième art fait encore appel à ses services. Les producteurs de cinéma seraient-ils masos? Après [L'Odyssée de Pi](#), Depardieu sera dans les prochains mois à l'affiche de *L'Homme qui rit*, d'après son cher Hugo, Turf, de Fabien Onteniente, *La Marque des anges*, tiré du thriller Miserere de Jean-Christophe Grangé, *Les Boulistes*, avec [Edouard Baer](#) et Virgine Efira. De belles soirées moules-frites à Néchin en perspective...

Comme aux arènes un jour de corrida, il y a chez lui le côté ombre et le côté soleil

Justement. Voir Depardieu à table révèle encore mieux sa personnalité, plus complexe qu'un jeu de dés chinois. On le surprend à capter dans un coin tout petit, tout rieur, de son œil brillant, le décolleté de sa voisine et la moumoute du vieux monsieur en bout de table - avec une attention supérieure pour la première. On le sait, c'est un ogre qui dévore plus qu'il ne mange, alternant, entre deux bouchées, d'imprévisibles éclats de rire et des sentences définitives prononcées avec une touchante hésitation dans le débit. Sa simplicité frotte contre son orgueil jusqu'à produire des étincelles. Il a le sens du comique, de l'ironie, explose bruyamment de colère, se tait soudain, sombre dans des abîmes de tristesse, s'embarque, disparaît, plonge, reparaît, plus jovial que jamais. On devine que la foule de ses personnages intérieurs est considérable et qu'un verre d'anjou peut aussi bien le rendre gai comme un pinson ou mélancolique comme un légionnaire à la retraite. voire grossier. Ou brutal.

Comme aux arènes un jour de corrida, il y a chez cet autodidacte le côté ombre et le côté soleil. Vertus et vices sont à fleur de peau. Dans son regard, l'ironique succède au voluptueux, la colère à la tendresse. C'est ce que supportait difficilement son fils, mort en 2008, qui lui reprochait d'être soit trop présent, soit trop absent. A la douleur de la disparition tragique de Guillaume s'est greffé depuis, chez le comédien aux 200 films, un sentiment de culpabilité qui ajoute à sa cyclothymie. Depardieu, un visage, deux faces. Lui s'en arrange, s'en satisfait. Il n'y voit pas d'inconvénient, encore moins d'incohérence. A condition de comprendre que la provocation fait partie de son jeu, de sa vie. Et qu'il estime avoir suffisamment vécu et donné pour rappeler qu'il n'a de comptes à rendre qu'à sa conscience. Eh quoi?! Il n'aurait pas le droit de chanter au Kazakhstan, pays avec lequel la France entretient des relations diplomatiques tout à fait normales? Eh quoi! On le chicane sur ses liens avec un homme d'affaires algérien proche d'un pouvoir (militaire et corrompu) avec lequel le Quai d'Orsay compose depuis toujours, bon an mal an? Eh quoi, on l'empêcherait d'avoir Fidel Castro pour ami quand une certaine gauche n'a, des décennies durant, cessé de saluer ses réussites en matière de médecine et... d'alphabétisation? Eh quoi, il ne pourrait pas manifester, comme Gainsbourg en son temps (un pascal brûlé en télé publique) et comme 500 de ses compatriotes plus discrets, sa colère contre l'«enfer fiscal» qu'est devenue la France (145 millions d'euros d'impôts réglés en quarante-cinq ans, dit-il)?

Son entourage est formel: si Ayrault n'avait pas, à son sujet, utilisé le mot de «minable» , Gérard Depardieu ne serait pas allé au bout de sa menace qui relevait autant de la farce provocatrice bien dans sa manière - excessive - que de l'envie de dénoncer une gauche qui ne ressemble pas à celle qu'il a connue, fréquentée et défendue. Dans sa lettre à Jean-Marc Ayrault publiée dans Le Journal du dimanche , une phrase résume exactement son dépit: «Je pars parce que vous considérez que le succès, la création, le talent, en fait, la différence, doivent être sanctionnés.» Comment aurait-il pu imaginer que la gauche aime en effet si peu la différence et ne promette aux plus démunis les moyens d'échapper à la misère sociale par la culture, le talent et la détermination que pour les punir une fois qu'ils ont réussi? En Belgique, Depardieu-Danton sait qu'il n'emmènera pas sa patrie à la semelle de ses souliers (le lui a-t-on assez fait comprendre, parfois, comme Philippe Torreton, en l'insultant), mais le souvenir du sourire bienveillant des Français qu'il croise dans la rue et qui le comprennent, le soutiennent. Et la fierté d'avoir permis de donner du travail à des dizaines de ses compatriotes. Là encore, l'homme libre se dit amer de voir combien le gouvernement fait peu de cas de tout l'argent qu'il a réinvesti en créant des entreprises et des emplois en France - dans la restauration et le vin (avec son ami Bernard Magrez) - quand mille autres acteurs le gardent pour améliorer leur confort ou spéculer.

Dans sa valise d'exilé belge, nul doute qu'il glissera les Confessions de saint Augustin. Longtemps indifférent à la religion, l'acteur nous disait avoir senti parfois la foi monter en lui à gros bouillons jusqu'à éprouver le besoin d'en témoigner sur scène, il y a quelques années, en lisant ce père de l'Eglise qui disait «avoir foi en la vie» - comme lui. Il y aura peut-être aussi dans sa besace ce poème de Boileau:

«Un fou, rempli d'erreur, que le trouble accompagne/Est malade à la ville ainsi qu'à la campagne./En vain monte à cheval pour tromper son ennui,/Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.»